

## Les Rousselands morts pour la France dans la Grande Guerre

Le 31 juillet 1914, soit trois jours avant la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France, un télégramme nous apprend que le Jura fait ses ultimes préparatifs : « *Ministère de l'Intérieur à Préfet du Jura - Extrême urgence Veuillez adresser instructions télégraphiques aux maires, leur prescrivant d'aviser discrètement propriétaires d'animaux, de voitures de réquisition, de se tenir prêts à conduire leurs animaux et voitures aux centres de réquisition au premier ordre qui serait donné* ». \*

Dès le début du conflit et durant sa première année, ce sont onze de nos compatriotes qui perdent la vie en Alsace et en Lorraine : offensives françaises destinées à reconquérir les provinces perdues en 1870, suivies de contre-attaques allemandes.

Raymond BONNEFOY-CLAUDET, 23 ans et demi, blessé à Mulhouse et Marius CHEVASSUS, 24 ans, furent les premières victimes, respectivement les 16 et 19 août à Munster (Haut-Rhin) et à Schirmeck (Bas-Rhin). La mobilisation générale avait été décrétée quelques semaines plus tôt, le 1<sup>er</sup>.

### MONSTRUEUX COMBATS

La fin de l'année 14 et l'année 1915 furent particulièrement meurtrières pour les soldats rousselands : 27 décès en 1915. Vingt-six sont inscrits sur notre monument car Raymond RICOTTI, né aux Rousses en 1876 et mort en Lorraine le 17 octobre, n'y figure pas.

Parmi ceux-ci, huit décès, lors de monstrueux combats de tranchées en Champagne entre Reims et Verdun.

Jules LACROIX, 22 ans y perd la vie le 12 mars. Deux jours plus tôt, le 10, les poilus épuisés refusent de monter de nouveau à l'assaut, un combat aussi désespéré qu'inutilement meurtrier. Quatre caporaux sont condamnés à mort le 16 et exécutés le 17 ...

Paul BERTHET 38 ans, Joseph MANDRILLON 20 ans, Paul Désiré BONNEFOY 21 ans, son homonyme, 30 ans et Paul LIZON-TATI, 39 ans, y combattent et y décèdent entre mai et octobre.



vic-

Paul Désiré BONNEFOY né en 1885 appartenait au 44<sup>ème</sup> RI, « L'as de Pique », tout comme le caporal Joseph PERRAD, troisième tîme rousselande, décédé le 18 septembre 1914 dans un hôpital auxiliaire parisien à 25 ans et comme Paul César BONNEFOY mort quatre

ans plus tard, en juillet 1918 en Champagne, à l'âge de 23 ans.

En Picardie : 3 décès. Albert BONNEFOY-CLAUDET, 31 ans, décède le 22 mars à Fontenoy. Y a-t-il assisté, en février, à la révoltante exécution du soldat BERSOT qui refusait de se vêtir d'un pantalon souillé pris sur un cadavre ? (Evènement que retrace le film d'Yves Boisset « Le pantalon »).

En Flandres, en Artois : 5 décès. En novembre 1914, Paul CHAVETNOIR, 21 ans. Puis, Cyrille VUILLET, 21 ans et Georges MANDRILLON, 26 ans qui perdent tous deux la vie

à Souchez dans le Pas de Calais. Ces derniers reposent à La Nécropole Nationale de Lorette à Albain St Nazaire qui compte 40 000 tombes et huit ossuaires.

Mais aussi, Clovis LACROIX 25 ans, Alfred TRASIBULE, pas encore 20 ans ...

### DE VERDUN A LA SOMME...

Sylvain BERTHET 27 ans et demi, Henri BERTHET 32 ans et René Jules PERRET, 25 ans, meurent le même jour, le 6 décembre 1915 à Dubjani en Serbie ; militaires du 371<sup>ème</sup> RI, embarqués à Toulon, ils avaient été débarqués en Grèce pour tenter de porter secours à l'allié serbe envahi par les Bulgares.

Le 371<sup>ème</sup> RI a combattu en Alsace avant de s'embarquer; c'était aussi le régiment de Félix VUILLET, mort le 6 juillet 1915 à Kochlschlage à 33 ans et de Emile BONNEFOY-CLAUDET mort en Alsace en 1914 à 25 ans.

Un autre soldat de l'Armée d'Orient, Herman PROST-ROMAND, mourra à Verria en Grèce en octobre 1916 à l'âge de 35 ans.

Les grandes batailles n'ont pas épargné le village : 4 tués à Verdun, 6 dans la Somme, 10 en Champagne et dans l'Aisne... L'âge moyen des victimes était de 27 ans.

En 1916, les grandes batailles furent également funestes ; celle de Verdun engagée par les Allemands au début de l'année : 4 décès. Puis celle de la Somme entamée par les alliés en juillet pour soulager Verdun : 6 décès.

En septembre, Denis LAMY-CHAPPUIS, 25 ans et Marius LIZON-TATI né aux Rousses en 1884 (ce dernier ne figure pas sur notre monument). En octobre, Paul PERRET, 33 ans, Jules CONTI, 38 ans et Paul LUGAND, 26 ans. En novembre, Denis FOURNIER, à presque 23 ans ...

## 10 JOURS AVANT L'ARMISTICE...

Puis en 1917, les offensives Nivelle restées aussi douloureusement célèbres par les mutineries des soldats. En Champagne et dans l'Aisne : 10 décès dont Paul GRENIER, 26 ans (voir p 19), et au Chemin des Dames, à Craonne : 4 de ses compatriotes.

Etienne LIZON A LUGRIN, presque 20 ans et son conscrit de 1897 Adrien MANDRILLON, soldats du 208<sup>ème</sup> RI, y ont trouvé la mort le même jour, le 16 avril.

Puis le 1<sup>er</sup> mai, Paul VANDELLE, 25 ans, près de Laon et le 1<sup>er</sup> juillet, Marius GIRARD, 21 ans à Passy-Ailles dans l'Aisne.

Les campagnes finales de 1918 coûtèrent la vie à encore deux de nos compatriotes : en mai, Henri GAUTHIER-MANUEL à 28 ans à l'hôpital temporaire de Zuydcote près de Dunkerque et le 1<sup>er</sup> novembre, 10 jours avant l'armistice, Paul GRENIER-GODARD, 33 ans, à Nazareth en Belgique.

### « L'ADIEU AUX ARMES »

Tout au long du conflit, dix-neuf d'entre eux sont morts dans des hôpitaux ou après leur retour dans leurs foyers. Jusqu'en 1920.

Herman PAGET-GOY, 19 ans et demi et son conscrit de 1895 André PROST, meurent tous deux à l'hôpital temporaire de Besançon, à quelques jours l'un de l'autre, respectivement les 17 février et le 8 mars 1915. Ils reposent dans le carré militaire d'un cimetière de Besançon.

D'autres sont décédés dans des ambulances militaires pendant leur transfert vers des hôpitaux. Dans quelles conditions ? On ne peut s'empêcher de penser à « L'Adieu aux Armes » d'Hemingway. Ainsi, Auguste MALFROY, à 38 ans, en 1917 dans la Meuse ; André PERRET, 24 ans, en 1917 également mais dans la Marne ; Léon FOURNIER, en 1918, dans la Marne aussi, à 26 ans ...

Paul GAUTHIER-MANUEL est mort dans un camp de prisonniers allemand en mai 1915, à 27 ans.

Selon les sources et selon que sont pris ou non en compte les jeunes déclarés dans une autre commune au moment de leur incorporation, ce sont 72 ou 77 jeunes hommes Morts pour la France. En 1911, le village comptait 2031 habitants.

Sources : Registre des décès. Mairie des Rousses, [http://www.optique-prost-tournier.com/gzh/mpf/les\\_rousses.pdf](http://www.optique-prost-tournier.com/gzh/mpf/les_rousses.pdf). Divers sites internet consacrés à certaines unités militaires. « La première guerre mondiale ». Pimlott et Carlier. Ed Gamma-Trécarré, Mémorial GenWeb.

### UNE SI LONGUE ATTENTE

**A**drien Mandrillon était l'aîné d'une fratrie de sept enfants.

Né à Mont-sur-Monnet, le jeune Adrien a vécu aux Rousses dès les premières années de sa vie. Sa mère, Maria-Clara Mouillet, a épousé en 1902 Jules-Auguste Mandrillon. Francis, Madeleine, Hubert, Oscar, Simone et Denis arriveront ensuite au sein du foyer.

Adrien Mandrillon



La famille s'est installée à l'Aube (bifurcation route du Noirmont et route du lac) dans une grande maison, l'une des plus anciennes du village. Maria-Clara s'occupait d'élever les nombreux enfants, Jules-Auguste était polisseur pour la lunetterie. Comme bon nombre à l'époque, il travaillait chez lui.

La vie de cette famille a basculé l'année 1914. Adrien, né le 19 novembre 1897, a alors 17 ans. Le conflit mondial éclate. A peine sorti de l'adolescence, il fait partie des 8 millions d'hommes mobilisés pour défendre la nation.

Toute sa vie sa mère a voulu espérer qu'il fût blessé, voire amnésique, mais qu'un jour, il puisse retrouver le chemin de son village.

Bien qu'il figure sur la longue liste des victimes de ce terrible conflit, Maria-Clara ne pourra jamais faire le deuil de ce fils aîné dont elle ne put jamais voir le corps. Adrien Mandrillon fut déclaré mort le 16 avril 1917 en Champagne. Il venait d'avoir 20 ans.



Adrien (croix rouge) pendant le conflit, il avait envoyé cette photo à sa famille.

**L**a famille Romand vivait au Gravier. Sur les six frères, cinq ont été appelés au front. Seul Abel, avait été exempté pour cause de vilaine fracture dans sa jeunesse. Gaston, Paul et André ont survécu à ce terrible conflit et sont rentrés au village. Laurent et Antide ont trouvé la mort pendant les batailles. Antide en 1914, Laurent en 1918. A l'issue de la guerre, Gaston, qui avait perdu une main a travaillé comme facteur, tout comme son frère, également mutilé de la main droite qui exerça le métier à Chalamont dans l'Ain. Avant cette guerre, Gaston était un skieur émérite. Membre des Skieurs Rousselands, il s'était classé 3ème en 1912 au concours international de ski de fond de Chamonix aux côtés de deux autres Rousselands : Denis Vandelle (1er) et Camille Mandrillon (2ème). En 1913 à Gérardmer, il fit partie de l'équipe des Rousses qui remporta le challenge de la 7ème édition de ce concours.

Cela faisait un an (19 août 1913) que la foudre avait réduit en cendres le clocher de notre église. Soucieuse de reconstruire rapidement, la commune avait approuvé, le 14 mars 1914, un devis présenté par Monsieur Pelletier, architecte à Lons-Le-Saunier.

Quelques mois plus tard (3 août 1914), l'Allemagne déclarait la guerre à la France et dès lors, toute la vie de la collectivité rousse-landaise allait être profondément modifiée.

La reconstruction du clocher ainsi que les travaux qui devaient permettre au tram de joindre La Cure à Morez furent ajournés et il fallut rapidement s'adapter, accompagner l'effort de la Nation et faire face au désarroi des populations que la guerre amputait de tous ses jeunes.

Durant quatre années, les délibérations du conseil municipal allaient témoigner des privations et des deuils qui frappaient tous les Français.

Sur avis du bureau de bienfaisance, des allocations furent accordées aux familles des jeunes gens incorporés et, chaque année, des mesures d'assistance aux vieillards, femmes en couches, familles nombreuses, incurables, soutiens de familles tentaient d'atténuer les privations et les misères.

Le 12 septembre 1914 tombait au front le premier de ces jeunes Rousselands que les combats allaient ravir à leurs familles et à leur village : neuf en 1914, vingt-six en 1915, neuf en 1916, treize en 1917 et quinze en 1918. Deux moururent des suites de la guerre en 1919 et 1920. Au total, 74 jeunes se sacrifient pour la patrie.

## UN PENIBLE DEVOIR

Lorsque le maire Paul Morel-Jean traversait le village, habillé de son « costume du dimanche », l'air grave et malgré tout la tête haute car il représentait la France qui allait annoncer le sacrifice de l'un de ses enfants, on suivait sa marche, soulagé de le voir passer sans s'arrêter. A la campagne, dans les hameaux, on le voyait arriver au loin et, c'est devant une famille en pleurs que le maire devait accomplir son pénible devoir.

Léon Prost, père de Marcel Prost, fait partie de ceux qui sont revenus vivants du Front. Le 17 octobre 1918, il écrit à ses parents : « ...hier, je l'ai échappé belle deux fois : la première fois, nous étions tenus en respect à la lisière d'un bois quand un obus a éclaté à un mètre de moi, a coupé la gorge à mon ancien sergent qui causait avec moi ; j'ai été projeté par terre mais pas de mal. Peu après, comme j'étais allé porter un ordre à un autre régiment dont le commandant était installé dans une ferme, un obus tombe en plein dessus, nous recouvre de tuiles, en tue plusieurs, moi, pas de mal ».

Le 11 novembre 1918, il écrit à ses parents : « comme vous le savez, la guerre est finie... c'est avec une grande joie que je vous dis aujourd'hui que je sors indemne de ce massacre ».



DÉPARTEMENT  
DU JURA  
CANTON DE MOREZ  
MAIRIE  
DES  
ROUSSES

Les Rousses, le 15 Mars 1915.

Extrait  
de la circulaire du Chef et Escadron  
Chéroy, commandant la compagnie  
de Gendarmerie du Jura.

2°. Tous les débits et cafés de la 3<sup>e</sup> subdivision sont consignés, et la troupe, à dater du 15 mars courant, du matin à 5 heures du soir, et ils doivent être fermés à la population civile à 10 heures du soir.

Les contraventions aux ordres donnés ci-dessus seront constatées par des rapports ou ce qui concerne les militaires, et par des procès-verbaux en ce qui concerne les délinquants.

Signé : Chéroy.

Pour extrait  
Le Maire des Rousses.



*P. Prost*

Curieusement, les compte-rendus des séances du conseil municipal ne font jamais état des opérations militaires ni des témoignages des engagés sur les divers champs de batailles.

Grâce aux recettes des coupes de bois extraordinaires, la commune souscrivait chaque année aux emprunts d'état, participant ainsi à l'effort national. La vie était dure et la rudesse du climat ne favorisait pas l'exploitation des terres agricoles.

L'Abbé Marc Berthet, dans son étude historique, économique et sociale des Rousses décrit ainsi ces années de disette :

« Sans ressources agricoles, loin des centres de production, sans communications faciles, peu de trains, pas de chevaux, le manque des denrées de première nécessité se fit sentir dès le début. Le 8 août 1914 le pain est rationné et la municipalité fait venir des pommes de terre de Gex. »

Malgré tout, la vie continuait et il fallait bien faire face au quotidien, entretenir la voirie et assurer l'approvisionnement en eau. Des délibérations mentionnent déjà l'installation de « lampes électriques » aux Landes, au Gravier et Sous Les Barres.

Le projet de déplacement de la douane du village à la Cure génère bien des polémiques et le conseil municipal affirme par délibération que la station des Rousses est le point de jonction nécessaire de la ligne destinée à desservir Bois-d'Amont et la partie française de la haute vallée de l'Orbe. Cent ans plus tard, la discussion n'est pas close !

La commune fixait également le tarif des visites médicales présentées par le docteur Dumont : deux francs pour le village et jusqu'à six francs en fonction de l'éloignement. Déjà le prix des terrains est jugé excessif et le directeur des postes fait connaître que, faute de trouver un terrain à un prix raisonnable, il sollicite la désaffectation d'une parcelle communale pour la construction d'un nouvel hôtel des Postes.

Ce bref témoignage de la vie communale durant la grande guerre mériterait d'être complété en évoquant le destin de chacun de ses soldats.

Durant de nombreuses années après l'armistice, le martèlement des cannes sur le plancher de l'église, la toux des gazés et l'appel aux morts lors de la cérémonie du 11 novembre rappelleront le sacrifice de tous ces jeunes et les souffrances des blessés.

Personne ne soupçonnait alors que cet après guerre deviendrait l'entre deux guerres...



Paul  
GRENIER  
1891-1917

Raymond  
GRANDCHAVIN  
1890-1965



14 avril 1917  
Lettre de Raymond annonçant à  
Maxime le décès de son frère  
Paul et les circonstances de sa  
mort



2 h du soir

Ce 14 avril 1917

Mon bien cher Maxime

C'est le cœur bien gros et les yeux encore plein de larmes que je prends la décision de t'écrire. Crois bien que ma tâche est pénible et cependant mieux vaut encore savoir que d'être plongé trop longtemps dans une attente cruelle (...). Je ne puis encore y croire et à cette seule pensée les sanglots me montent à la gorge et m'étouffent (...). Mon cher Maxime une fatalité affreuse a voulu que la chose arrive et mon pauvre Paul fut des victimes. Dieu que la guerre est cruelle (...). L'événement si pénible nous est arrivé le 12 au matin vers 4h1/2. Tu sauras sans doute par Paul qu'il était monté me remplacer dans un bataillon avec 7 autres camarades (...). Son équipe a été commandée pour relever un blessé sur une passerelle du canal de l'Osne, endroit très dangereux et repéré et au moment où ils partaient tous les 4, un obus est arrivé presque sur eux en tuant deux dont mon pauvre Paul et Laithier de Morveau. Blessant Verchère d'Oyonnax très grièvement qui est mort à l'heure actuelle et le 4ème Meynier blessé légèrement (...). Depuis que je sais ma tête est en feu et je ne puis me soumettre et me résigner. Cependant il le faut car cette guerre sans nom fait que nous devons tous y passer. Que tu saches cependant que ton bien aimé Paul n'a pas du tout souffert ayant été touché en plein front, au cou, côté gauche où je crois que la carotide a été coupée et un éclat à la poitrine (...). Je l'ai ramené moi-même au cimetière civil et militaire de Courroy et l'ai mis dans un linceul et dans un cercueil que j'ai pu faire fabriquer. Sa tombe ne sera pas mal, crois-le et si toutefois je puis faire mieux, je le ferai (...).

Je me propose aussi de faire photographier sa tombe et puisse cela être une consolation pour toi et tous les chers que vous pourrez facilement faire son inhumation après la guerre et le ramener au milieu de nous (...). J'ai écrit à ma bonne mère de prévenir la famille mais lui disant seulement qu'il était blessé. Je n'aurais pas pu lui écrire cela si durement car je devine d'avance toute la douleur qu'une chose si cruelle pourrait causer. Je vais te quitter, mon

cher Maxime, je te laisse dans la peine mais excuse-moi d'avoir été si cruel avec toi. Nous pleurons tous les deux c'est vrai mais puissent nos larmes attendrir un peu celle de tes chers parents quand ils apprendront cette fatale nouvelle (...).

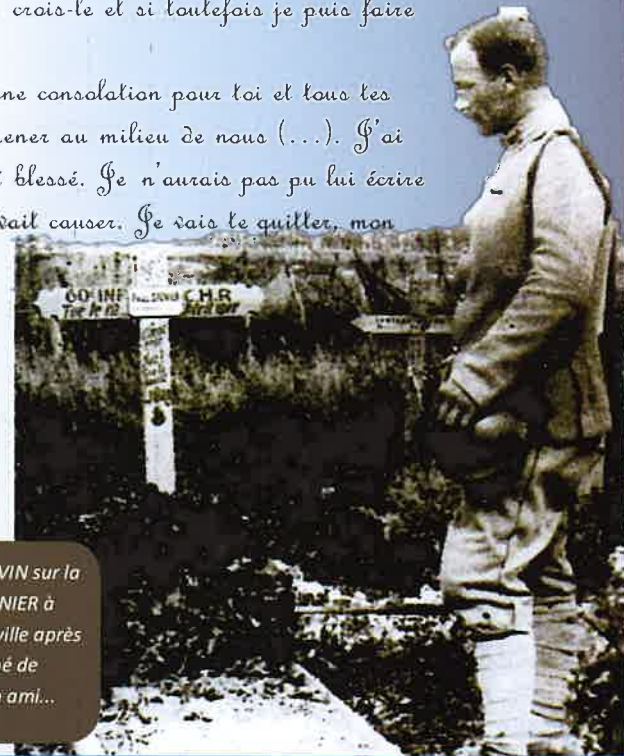
Encore avec mes condoléances sincères.

Je t'embrasse en frère.

Ton ami Raymond



Raymond GRANDCHAVIN sur la tombe de Paul GRENIER à Courroy-les-Hermenonville après qu'il se soit occupé de l'inhumation de son ami...



**D**urant cette difficile période de rationnement, la frontière n'est pas fermée ; elle permet le ravitaillement en sucre et en chocolat. Un détail piquant : les journaux suisses étaient déposés sur une des bornes de la Cure, le marchand de journaux du village venait les y chercher ; les Roussellands étaient mieux renseignés que par les communiqués officiels.

La tolérance qui dépendait un peu de chaque préposé aux douanes, fut totalement supprimée en automne 1915. Les récoltes sont comme dans toute la France sérieusement compromises par l'absence des hommes valides. La lunetterie se ralentit faute de matière première. Les verres venaient de la Lorraine allemande ou de Bavière ; on envisagea de

les acheter au Japon. En 1917, des gardes-frontières armés sont placés tout le long de la limite franco-suisse. Ils sont en général plus compréhensifs que les employés des douanes. Les cartes de pain sont établies définitivement en Août 1917; d'abord des rations de 500g par personne, puis de 300. Le pain manque à plusieurs reprises, et celui qui était vendu était infect. La grippe espagnole fit peu de victimes.

Comme dans toute la France, les Rousses saluèrent avec joie et soulagement l'armistice du 11 novembre 1918.

Le monument commémoratif aux Morts de la grande guerre fut inauguré le 8 juillet 1922.